

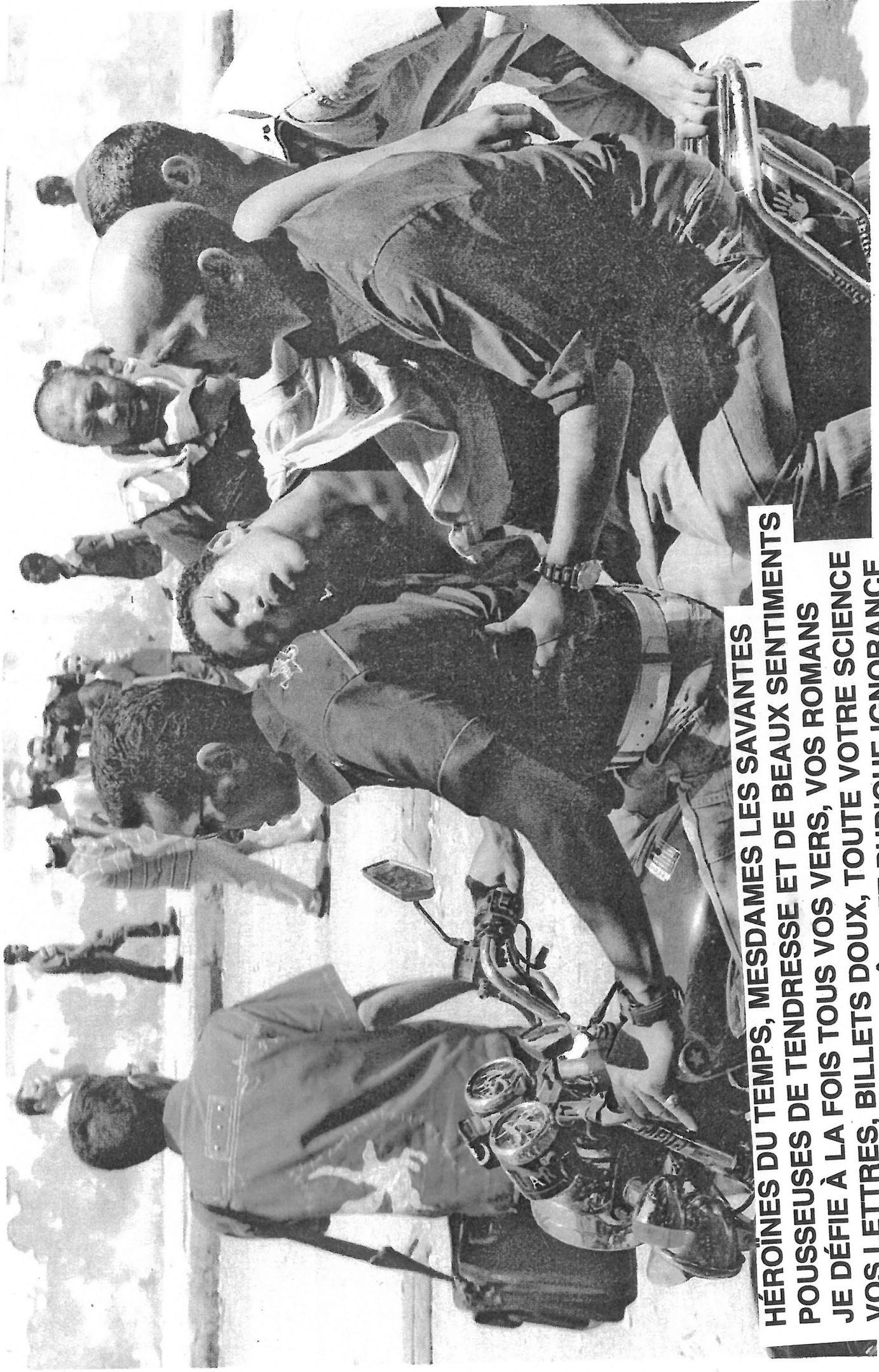


LE PETIT CHAT EST MORT

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

15 MAI 2014
n° 135



**HÉROÏNES DU TEMPS, MESDAMES LES SAVANTES
POUSSEUSES DE TENDRESSE ET DE BEAUX SENTIMENTS
JE DÉFIE À LA FOIS TOUS VOS VERS, VOS ROMANS
VOS LETTRES, BILLETS DOUX, TOUTE VOTRE SCIENCE
DE VALOIR CETTE HONNÊTE ET PUDIQUE IGNORANCE**

Les neuf vies du petit chat

Dans d'anciennes légendes égyptiennes, le chat avait neuf vies. Le chiffre neuf était un symbole mystique, « trinité de la trinité ».

Voir un chat noir est signe de malheur.

Le chat est suppôt de Satan.

Le chat est porte-bonheur au Japon.

Le chat prévoit l'avenir et le temps qu'il fera.

Le chat est l'animal de compagnie de la sorcière, il peut aussi devenir corps de la sorcière en certaines circonstances.

Le chat mange les souris.

Le chat botté

Le malin

Hello Kitty et compagnie

Tom and Jerry

Les aristochats

La liste pourrait continuer à force de la dérouler si l'on ne craignait de finir par ne plus savoir ce que signifie le mot « chat », animal de compagnie velu qui concentre les allergies et les désirs d'affection des hommes. Bonheur ou malheur, si « le petit chat est mort » nous savons seulement que nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge pour déchiffrer ce que Molière aurait pu vouloir mettre dans cette réplique.

Quoi qu'il arrive et qu'on tente de le clouer une fois pour toute à la porte d'une signification limpide, le chat se tape de la crucifixion et réapparaîtra aussitôt sur le trottoir d'en face. Son fort potentiel de reproduction tient du miracle, et Molière écrivain de tableaux de mœurs et de caractères psychologiques nous laisse pour une fois devant ce signe mystérieux, ni cloué ni frappé, ce signe-chat sans signifiant désigné, de quoi s'arracher les cheveux et les poils de moustache.

Cette réplique d'Agnès à l'Acte II scène 5, « Le petit chat est mort » est de ces récits qui refusent de se clore, de ces légendes qui voyagent de bouche en bouche, neuf vies pour neuf portes, neuf vies à voyager de port en port.

1.

Dans certaines légendes, la sorcière pouvait s'incarner neuf fois dans sa vie en chat. « Le petit chat est mort », c'était alors peut-être cette sorcière morte la veille, cette vieille entremetteuse qui avait permis à Horace de pénétrer chez Agnès. La sorcière est morte, mais elle pourra s'incarner encore huit fois, et encore huit fois Horace trouvera le moyen de pénétrer dans la maison d'Agnès, encore huit fois Agnès trouvera le moyen de communiquer avec Horace, et la sorcière infléchira sur le cours du destin pour permettre à Agnès de s'en libérer. Le chat : cette sorcière qui meurt pour revivre à nouveau, ce désir et cette mystique de l'amour qui ouvre les portes et permet à la trajectoire du mariage avec Arnolphe de se briser, signe par signe, placard et grès et enfant abandonnée puis retrouvée, les signes concordent la sorcière est morte mais le chat ne lâche pas la lutte il se mord la queue il continuera de faire valser casseroles boucan du diable à travers les rues.

2.

Tout le monde veut devenir un chat

Parce qu'un chat quand il est chat

Retombe sur ses pattes

Le chat retombe toujours sur ses quatre pattes. Agnès incarnée par Chloé Giraud, c'est ce chat qui retombera toujours à quatre pattes, c'est ce petit animal domestiqué torturé frappé lancé contre les murs Chloé-chat attrapée par la peau du cou ou la ceinture du pantalon retombe sur ses pattes, agile elle fuit, elle s'en remettra, elle s'en sortira contre les griffes humaines.

3.

Le chat pourrait avoir neuf propriétaires, le dernier étant emporté en enfer. Il passe de main en main, il ne s'arrêtera pas il n'aura pas d'attache il sera toujours trimbalé mais le chat survit, il vit, il sera cet être toujours dépendant et cependant indifférent, il fera avec, il s'adaptera. Le chat-Agnès est abandonné par son père (1), qu'à cela ne tienne le voilà chez une vieille paysanne (2), nourri des restes et battu parfois par le fils de la fermière. Mais le chat est récupéré. Choyé admiré coussinet sur les pattes une maison rococo s'offre à lui (3). Mais il n'y reste pas longtemps le chat est transféré au couvent (4) les nonnes prennent soin de lui mais là, la vie est minutée, austère, banc de bois et repas croquette rationné, on ne sortira pas exotisme de l'horloge sombre du couvent. Le chat quitte encore le couvent, il est emmené dans une grande maison vide (5), elle appartient au propriétaire de la belle maison rococo mais celle-là il ne la verra plus et le propriétaire pratique l'intermittence ; le chat a deux serviteurs à sa solde il est choyé mais il ne pourra se faire les dents dans les herbes grasses du jardin ou dans la neige de décembre : le chat est séquestré, pas de souris à croquer même si parfois coussinets et portion triple de whiskas. Le chat se fait séduire par joli matou (6), il change de propriétaire un instant il croit vivre l'amour des champs et puis une nouvelle maison, le matou a d'la famille, le chat sera celui de tous (7), il changera peut-être de litière et de chambre chaque nuit. Le chat a encore deux vies (8) (9), mais il n'a pas encore vingt ans.

4.

De chat à chatte, le pas est vite consommé.

« Le petit chatte est mort » dans la version Théâtre Permanent, on passe donc côté sexualité. Hymen rompu, le sang a coulé, le petit chatte est mort et sa virginité avec. La chatte d'or est devenue pute de gouttière, et dans cette petite mort plaisir Agnès s'éveille à la sexualité.

5.

Le chat aurait le don de prévoir le temps qu'il fera. Le chat au Japon prévoit les séismes. Assis sur le rebord de la fenêtre il regarde la pluie qui tombe. Le chat sent l'orage qui arrive il miaule. Il se prélasser au gazon. Le chat, assimilé encore une fois à la sorcière, à la mystique, voit l'avenir. Le chat est mort, alors, c'était peut-être dire le cours du temps s'est rompu, c'était dire ce que tu avais prévu, ce mariage, cette vie pour laquelle depuis 17 ans je suis élevée, ce cours de la vie est mort. Il n'y aura plus de prévisions, il n'y aura plus d'hypothèses. Le chat comme signe du destin déjà tracé est mort, maintenant il n'y aura que le présent et les prévisions n'auront plus cours. Attends-toi donc à crier, tenter de rire et pourtant pleurer, vociférer et frapper, rien ne remettra la courbe destin dans son droit chemin car « le petit chat est mort ».

6.

Si le chat est l'animal-symbole, le diable et ses mystères, l'avenir et les entrailles du temps, le feu ardent et son fouet, le « petit chat », lui, est l'animal tranquille de compagnie. Le petit chat est dans le paysage comme le vase sur la cheminée. Mais le vase est brisé, mais le petit chat est mort. Le petit chat est mort, c'est cette vie

domestique qui tout d'un coup bascule. Les torchons ne seront plus lavés mais fouettés contre le sol. Agnès était un petit animal de compagnie, enfermé dans sa jolie maison, sweet catty cat, voué à veiller au coin du feu, coudre et filer, ronronnement, donner/prendre caresses, mais jamais chat de gouttière, ni matou ni filou, c'est le « petit chat » attaché à son propriétaire, le médaillon autour du cou, élément de décoration dans la maison, potentiel affectivo-tendresse à bas prix et sans nécessité d'altérité. Arnolphe aurait voulu un petit chat chez lui, docile, qu'on puisse battre et gronder en l'attrapant par la crinière, dire « mon tigre du Bengale » et « ma sauvage » pour mieux minauder la minette, Arnolphe aurait voulu une bête un peu stupide qu'il n'aurait jamais cherchée à comprendre qui n'aurait pas eu de langage, qui aurait été utile parce qu'il aurait ainsi comblé une envie d'affection, une chose un peu plus drôle qu'une chose, un tamagochi version premium, une poupée qui parle, un petit chat domestique et soumis. Mais le petit chat est mort et une femme en est sortie, c'était tout sauf ce qu'il voulait pour son chez-lui cocon ronron.

7.

Le chat est mort comme les torchons ont été lavés. Un être est mort et cela n'a pas d'importance. Agnès a été à l'école de l'insensibilité. Elle a appris les mots de la sensibilité, elle sait dire « je pleure devant un poulet qui meurt » « je gémis devant un dindon qui crie », mais son langage est la façade devant l'absence de ses émotions : elle parle du chat de la maison comme elle parle de la jolie promenade. Nous pouvons faire l'hypothèse qu'Agnès n'a pas appris à sentir. Frappée trop tôt elle a quitté trop de gens elle ne connaît pas d'attaches elle n'a d'amour pour personne les coups ne lui font rien elle ne connaît pas le mot affectivité sensibilité parce que rien autour d'elle ne lui aurait permis de développer de telles émotions. Cette phrase vient nous dire la monstruosité d'Agnès-robot, Agnès sans émotion, Agnès, peut-être, d'avant cette rencontre avec Horace qui aurait mis la pile en marche.

8.

Ou alors, postulons qu'Agnès a autrefois ressenti.

La tristesse et la solitude.

Dans sa chambre, elle reçoit les coups de fouet sur son dos, elle ressent la peur lorsqu'il menace de la frapper.

Elle serait alors – et nous virons de bord à 180 degrés – un être d'hyper-sensibilité. Sauf que d'être hyper-sensible peu à peu le mal est devenu banal. Il fait partie de son quotidien. Les coups chaque jour et cette douleur. Agnès pense que le mal fait partie de la vie comme les croquettes pour chat. Le chat est mort, c'est triste mais c'est ainsi, elle est ce chat, elle n'a pas de pitié pour elle-même, elle ne se lamente pas sur son sort, elle pense que son sort est le sort naturel d'une certaine catégorie d'êtres sur terre appelés « esclaves » ou « êtres inférieurs ».

D'ailleurs, elle a tué le chat. Elle était esclave, elle avait besoin d'un esclave. En dessous d'Agnès il y avait le chat, elle est bien contente de l'avoir tué. Il existait plus bas qu'elle dans la hiérarchie de la maison. Le soir après avoir été frappée par Arnolphe elle frappait le chat, elle jouait aux *Bonnes* de Jean Genet, à ces servantes qui se déguisent en leur maîtresse et refont le rituel pour le plaisir de prendre le rôle de l'humiliateur, oui lorsqu'elle jouait avec le chat elle était Arnolphe elle grondait fort le chat terrorisé elle avait mal elle frappait le corps du chat là où elle avait mal. Mais elle était plus puissante qu'Arnolphe. Elle était plus courageuse qu'Arnolphe. Elle, elle avait tué le chat.

8bis.

Version *Ajax* du meurtre du chat par transfert de rôle maître/esclave : Agnès se hait de

sa soumission, elle enrage de ne pas savoir répondre, de ne pas savoir s'enfuir, de baisser les yeux de dire oui de laver les torchons. Agnès aimerait mourir de cette vie trop noire. Un soir, elle joue Arnolphe et laisse le chat jouer Agnès, elle s'emporte, elle insulte jure crache sur cette misérable Agnès, elle veut tuer Agnès la misérable, Agnès la sans-avenir qui ferait mieux de mourir, elle attache le chat au poteau de son lit, elle se suicide par le chat, elle le torture elle lui crie « tu veux mourir alors meurs ! » elle se régale de cette violence enfin avouée elle s'est suicidée – le chat était mort sur le montant du lit. De sa fureur, quelques heures plus tard, elle émerge, elle réalise que ce n'était qu'un chat, elle se tâte le bras et la cuisse, elle regarde le chat, elle est encore en vie – et il lui en reste, des vies.

9.

Elle a foutu le feu au chat pour pouvoir s'échapper, mais le plan a capoté. « Tous les moyens sont bons » s'était-elle dit. Elle avait accroché un tissu à la queue du chat, elle y avait mis le feu, mais le chat – stupide – s'était terré dans le four, par mégarde il s'y était enfermé, il avait fait un bon rôti, et puis la tentative d'escapade était à l'eau – pardon, au four, boule de poil au travers de la gorge, elle était restée rôtie pour le mariage du lendemain.

Adèle Gascuel

Mais qui a tué le chat ?

La vieille croyance que celle-ci, un chat en aurait 9, et pourquoi pas 15.

9 parce qu'il n'est éveillé que 9 heures par jour sur 24 ?

9 parce que ça forme une trinité de trinité ?

9 parce que les sorcières auraient la possibilité de se changer 9 fois en chat ?

9 parce qu'un chat passerait par 9 propriétaires différents ?

9 parce qu'il fait preuve d'une incroyable résistance à la hauteur ?

9 parce qu'on a le temps de le croire mort quand le bruit des croquettes ne le fait pas apparaître ?

9 parce qu'au bout de 9 vies il accéderait directement à la félicité suprême ?

9 parce qu'à la course il lui faut 9 secondes pour faire 100 mètres ?

9 parce que 9 ?

Le chat, cet animal qui ne répond à aucun nom, qui ne répond qu'à l'appel de la gamelle, gamelle qu'il ne se prend jamais, agile qu'il est de ses quatre pattes, animal qu'on cherche toujours, figure de l'échappée à l'ennui, liberté preste filante sur les toits, rival puissant de l'oiseau, son pire ennemi, grimpe et d'en haut le guette, l'observe et envie terriblement ses ailes, quand lui ne sait que atterrir.

Le chat ce jaloux.

Le chat ce matou, qui revient le jour suivant, il est toujours vivant.

Le petit chat est mort, depuis le début des représentations 10 fois ces mots dans ma bouche, pour la 11ème ce soir, le petit chat sera encore pour la première fois mort dans ma bouche demain, et demain et tout le mois de Mai.

On demande à Agnès, on la questionne, pour passer le temps, pour l'amadouer, la domestiquer, se la mettre dans la poche comme on dit, on s'intéresse à sa personne, on la sonde, elle répond tant mieux, on l'assomme de : si le temps était clément, si l'ennui n'était pas trop cuisant, si la promenade est plaisante, si et si les nouvelles sont bonnes, et si par hasard, si pendant l'absence, si ce qu'on dit est vrai, si oui il est mort et alors, s'il n'a pas fait de pluie, s'il est nécessaire de croire les propos rapportés, si enfin, oui, bon voilà il est mort d'accord, c'est la vie, la mort, oui mais pas de lassitude c'est sûr, et simplement oui tu réponds bien aux questions alors on m'a dit mais bien sûr c'est les autres c'est pas moi, mais CE JEUNE HOMME !

Comme au Cluedo il est tentant d'enquêter : Qui a tué le chat d'Agnès ?

Qui, dans cette maison, a tué le chat ? Est-ce quelqu'un ou quelque chose qui a tué le chat ? Était-ce sa neuvième et dernière vie au chat ? Comment le chat est-il mort ? Est-il vraiment mort ? Agnès connaît-elle suffisamment la mort pour savoir qu'il est effectivement mort ?

D'abord qui nourrit le chat ? Dix jours d'absence d'Arnolphe, et à son retour s'entendre dire le petit chat est mort... QUI ?

Les suppositions sont minces :

Agnès, elle en annonce la mort, la première concernée. Elle ne ferait pas de mal à une mouche. Quand elle joue avec le chat peut-être est-elle violente ?

Alain possède un oiseau que le chat terrorise.

Arnolphe, par pur soucis d'être le seul objet de tendresse.

Georgette, que l'on peut soupçonner d'être l'auteure d'une délicieuse tourte au chat cuite au feu de bois.

Ou Horace passé maître en la capture de minou.

J'observe aussi dans les discussions téléphoniques avec mes parents qu'après avoir la bouche sèche des descriptions de l'environnement où se vit ma vie, et eux les oreilles pleines à craquer de théâtre, s'impose à moi, avant de les quitter, leur image, accompagnée d'une envie terrible de savoir si de leur fenêtre il fait soleil, et si aussi je l'avoue le chat est bien vivant.

Chloé Giraud

**MOI QUI COMPATIS TANT AUX GENS QU'ON FAIT SOUFFRIR
ET NE PUIS, SANS PLEURER, VOIR UN POULET MOURIR ?**



HAMM. — Et le soleil ?

CLOV (*regardant toujours*). — Néant.

HAMM. — Il devrait être en train de se coucher pourtant. Cherche bien.

CLOV (*ayant cherché*). — Je t'en fous.

HAMM. — Il fait donc nuit déjà ?

CLOV (*regardant toujours*). — Non.

HAMM. — Alors quoi ?

CLOV (*de même*). — Il fait gris. (*Baisant la lunette et se tournant vers Hamm, plus fort.*) Gris ! (*Un temps. Encore plus fort.*) GRRIS !

Il descend de l'escabeau, s'approche de Hamm par derrière et lui parle à l'oreille.

HAMM (*sursautant*). — Gris ! Tu as dit gris ?

CLOV. — Noir clair. Dans tout l'univers.

HAMM. — Tu vas fort. (*Un temps.*) Ne reste pas là, tu me fais peur.

Clov retourne à sa place à côté du fauteuil.

CLOV. — Pourquoi cette comédie, tous les jours ?

HAMM. — La routine. On ne sait jamais. (*Un temps.*) Cette nuit j'ai vu dans ma poitrine. Il y avait un gros bobo.

CLOV. — Tu as vu ton cœur.

HAMM. — Non, c'était vivant. (*Un temps. Avec angoisse.*) Clov !

CLOV. — Oui.

HAMM. — Qu'est-ce qui se passe ?

CLOV. — Quelque chose suit son cours.

Un temps.

HAMM. — Clov !

CLOV (*agacé*). — Qu'est-ce que c'est ?

HAMM. — On n'est pas en train de... de... signifier quelque chose ?

CLOV. — Signifier ? Nous, signifier ! (*Rire bref.*) Ah elle est bonne !

HAMM. — Je me demande. (*Un temps.*)

Une intelligence, revenue sur terre, ne serait-elle pas tentée de se faire des idées, à force de nous observer? (*Prenant la voix de l'intelligence.*) Ah, bon, je vois ce que c'est, oui, je vois ce qu'ils font ! ~~Clov sur scène~~

S. BECKETT, Fin de partie

~~HAMM. — Ce ne serait pas plutôt le pain ?~~

~~CLOV. — Ou le petit.~~

Un temps.

HAMM. — Tout cela est plaisant en effet. Veux-tu que nous pouffions un bon coup ensemble ?

CLOV (*ayant réfléchi*). — Je ne pourrais plus pouffer aujourd'hui.

HAMM (*ayant réfléchi*). — Moi non plus. (*Un temps.*) Alors je continue. Avant d'accepter avec gratitude il demande s'il peut avoir son petit avec lui.

CLOV. — Quel âge ?

HAMM. — Oh tout petit.

CLOV. — Il aurait grimpé aux arbres.

HAMM. — Tous les petits travaux.

CLOV. — Et puis il aurait grandi.

HAMM. — Probablement.

Un temps.

CLOV. — Mais pousse plus loin, bon sang, pousse plus loin !

HAMM. — C'est tout, je me suis arrêté là.

Un temps.

CLOV. — Tu vois la suite ?

HAMM. — A peu près.

CLOV. — Ce n'est pas bientôt la fin ?

HAMM. — J'en ai peur.

CLOV. — Bah tu en feras une autre.

HAMM. — Je ne sais pas. (*Un temps.*) Je me sens un peu vidé. (*Un temps.*) L'effort créateur prolongé. (*Un temps.*) Si je pouvais me traîner jusqu'à la mer ! Je me ferais un oreiller de sable et la marée viendrait.

CLOV. — Il n'y a plus de marée.

Un temps.

HAMM. — Va voir si elle est morte.

Clov va à la poubelle de Nell, soulève le couvercle, se penche. Un temps.

CLOV. — On dirait que oui.

*Il rabat le couvercle, se redresse.
Hamm soulève sa calotte. Un temps.
Il la remet.*

HAMM (sans lâcher sa calotte). — Et Nagg?

Clov soulève le couvercle de la poubelle de Nagg, se penche. Un temps.

CLOV. — On dirait que non.

Il rabat le couvercle, se redresse.

HAMM (lâchant sa calotte). — Qu'est-ce qu'il fait?

Clov soulève le couvercle de la poubelle de Nagg, se penche. Un temps.

CLOV. — Il pleure.

Clov rabat le couvercle, se redresse.

HAMM. — Donc il vit. (Un temps.) As-tu jamais eu un instant de bonheur?

CLOV. — Pas à ma connaissance.

Un temps.

HAMM. — Amène-moi sous la fenêtre. (Clov va vers le fauteuil.) Je veux sentir la lumière sur mon visage. (Clov fait avancer le fauteuil.) Tu te rappelles, au début, quand tu me faisais faire ma promenade, comme tu t'y prenais mal? Tu appuyais trop haut. A chaque pas tu manquais de me verser! (Chevrotant.) Héhé, on s'est bien amusés tous les deux, bien amusés! (Morne.) Puis on a pris l'habitude. (Clov arrête le fauteuil face à la fenêtre à droite.) Déjà? (Un temps. Il renverse la tête. Un temps.) Il fait jour?

CLOV. — Il ne fait pas nuit.

HAMM (avec colère). — Je te demande s'il fait jour!

CLOV. — Oui.

Un temps.

HAMM. — Le rideau n'est pas fermé?

CLOV. — Non.

Jacques Brel, Les vieux

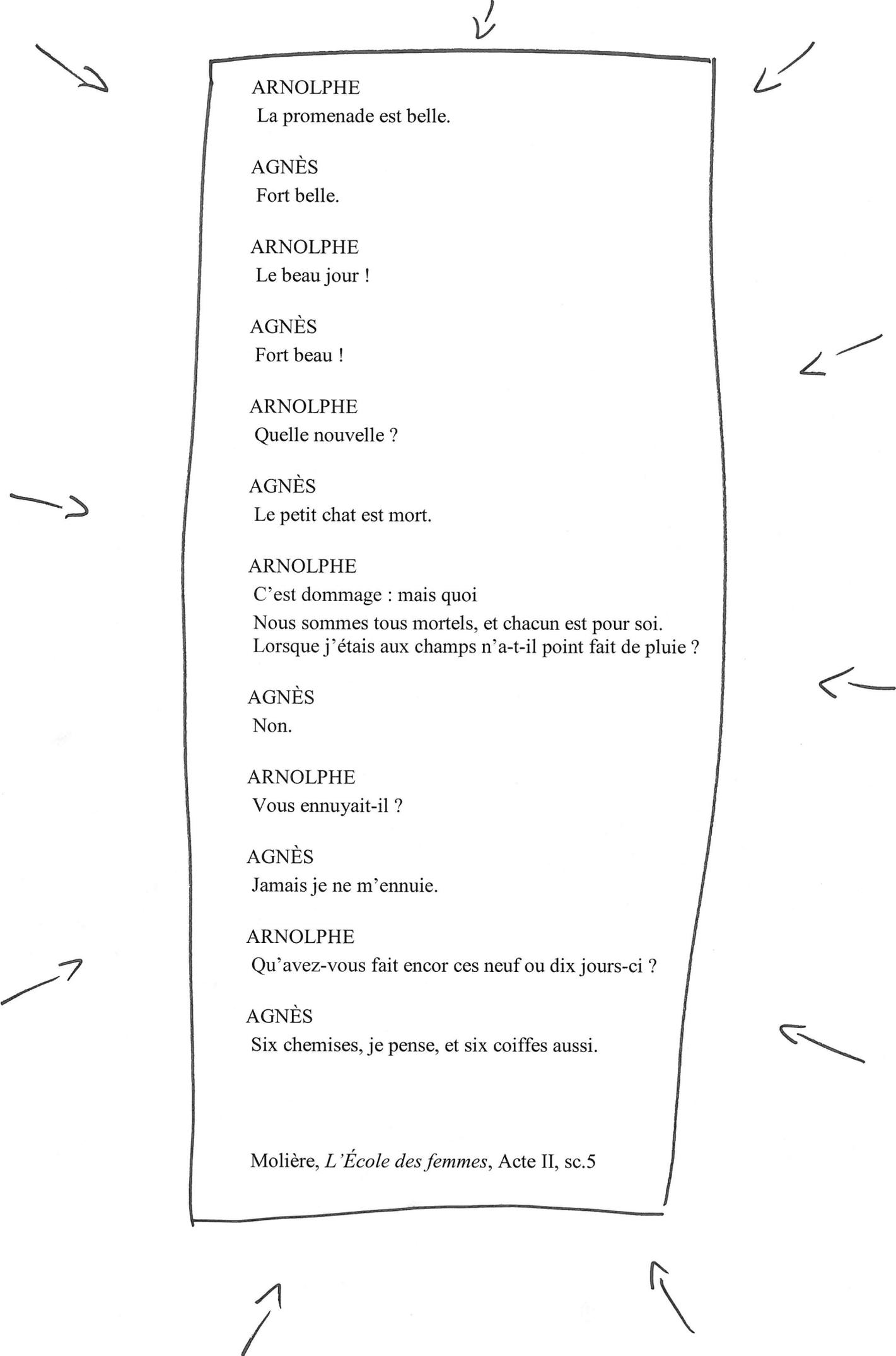
Les vieux ne parlent plus ou alors seulement parfois du bout des yeux
Même riches ils sont pauvres, ils n'ont plus d'illusions et n'ont qu'un cœur pour deux
Chez eux ça sent le thym, le propre, la lavande et le verbe d'antan
Que l'on vive à Paris on vit tous en province quand on vit trop longtemps
Est-ce d'avoir trop ri que leur voix se lézarde quand ils parlent d'hier
Et d'avoir trop pleuré que des larmes encore leur perlent aux paupières
Et s'ils tremblent un peu est-ce de voir vieillir la pendule d'argent
Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui dit : je vous attends

Les vieux ne rêvent plus, leurs livres s'ensommeillent, leurs pianos sont fermés
Le petit chat est mort, le muscat du dimanche ne les fait plus chanter
Les vieux ne bougent plus leurs gestes ont trop de rides leur monde est trop petit
Du lit à la fenêtre, puis du lit au fauteuil et puis du lit au lit
Et s'ils sortent encore bras dessus bras dessous tout habillés de raide
C'est pour suivre au soleil l'enterrement d'un plus vieux, l'enterrement d'une plus laide
Et le temps d'un sanglot, oublier toute une heure la pendule d'argent
Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, et puis qui les attend

Les vieux ne meurent pas, ils s'endorment un jour et dorment trop longtemps
Ils se tiennent par la main, ils ont peur de se perdre et se perdent pourtant
Et l'autre reste là, le meilleur ou le pire, le doux ou le sévère
Cela n'importe pas, celui des deux qui reste se retrouve en enfer
Vous le verrez peut-être, vous la verrez parfois en pluie et en chagrin
Traverser le présent en s'excusant déjà de n'être pas plus loin
Et fuir devant vous une dernière fois la pendule d'argent
Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui leur dit : je t'attends
Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non et puis qui nous attend

LE PETIT CHAT EST MORT





ARNOLPHE

La promenade est belle.

AGNÈS

Fort belle.

ARNOLPHE

Le beau jour !

AGNÈS

Fort beau !

ARNOLPHE

Quelle nouvelle ?

AGNÈS

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE

C'est dommage : mais quoi

Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.

Lorsque j'étais aux champs n'a-t-il point fait de pluie ?

AGNÈS

Non.

ARNOLPHE

Vous ennuyait-il ?

AGNÈS

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?

AGNÈS

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

Molière, *L'École des femmes*, Acte II, sc.5

(...)

Je me mariaï de bonne heure, et je fus heureux de trouver dans ma femme une disposition sympathique à la mienne. Observant mon goût pour ces favoris domestiques, elle ne perdit aucune occasion de me procurer ceux de l'espèce la plus agréable. Nous eûmes des oiseaux, un poisson doré, un beau chien, des lapins, un petit singe et *un chat*.

Ce dernier était un animal remarquablement fort et beau, entièrement noir, et d'une sagacité merveilleuse. En parlant de son intelligence, ma femme, qui au fond n'était pas peu pénétrée de superstition, faisait de fréquentes allusions à l'ancienne croyance populaire qui regardait tous les chats noirs comme des sorcières déguisées. Ce n'est pas qu'elle fût toujours *sérieuse* sur ce point, — et si je mentionne la chose, c'est simplement parce que cela me revient, en ce moment même, à la mémoire. Pluton — c'était le nom du chat — était mon préféré, mon camarade. Moi seul, je le nourrissais, et il me suivait dans la maison partout où j'allais. Ce n'était même pas sans peine que je parvenais à l'empêcher de me suivre dans les rues.

Notre amitié subsista ainsi plusieurs années, durant lesquelles l'ensemble de mon caractère et de mon tempérament, — par l'opération du démon Intempérance, je rougis de le confesser, — subit une altération radicalement mauvaise. Je devins de jour en jour plus morne, plus irritable, plus insoucieux des sentiments des autres. Je me permis d'employer un langage brutal à l'égard de ma femme. À la longue, je lui infligeai même des violences personnelles. Mes pauvres favoris, naturellement, durent ressentir le changement de mon caractère. Non seulement je les négligeais, mais je les maltrais. Quant à Pluton, toutefois, j'avais encore pour lui une considération suffisante qui m'empêchait de le malmener, tandis que je n'éprouvais aucun scrupule à maltraiter les lapins, le singe et même le chien, quand, par hasard ou par amitié, ils se jetaient dans mon chemin. Mais mon mal m'envahissait de plus en plus, — car quel mal est comparable à l'alcool ? — et à la longue Pluton lui-même, qui maintenant se faisait vieux et qui naturellement devenait quelque peu maussade, — Pluton lui-même commença à connaître les effets de mon méchant caractère.

Une nuit, comme je rentrais au logis très ivre, au sortir d'un de mes repaires habituels des faubourgs, je m'imaginai que le chat évitait ma présence. Je le saisis ; — mais lui, effrayé de ma violence, il me fit à la main une légère blessure avec les dents. Une fureur de démon s'empara soudainement de moi. Je ne me connus plus, mon âme originelle sembla tout d'un coup s'envoler de mon corps, et une méchanceté hyperdiabolique, saturée de gin, pénétra chaque fibre de mon être. Je tirai de la poche de mon gilet un canif, je l'ouvris ; je saisis la pauvre bête par la gorge, et, délibérément, je fis sauter un de ses yeux de son orbite ! Je rougis, je brûle, je frissonne en écrivant cette damnable atrocité !

Quand la raison me revint avec le matin, — quand j'eus cuvé les vapeurs de ma débauche nocturne, — j'éprouvai un sentiment moitié d'horreur, moitié de remords, pour le crime dont je m'étais rendu coupable ; mais c'était tout au plus un faible et équivoque sentiment, et l'âme n'en subit pas les atteintes. Je me replongeai dans les excès, et bientôt je noyai dans le vin tout le souvenir de mon action.

Cependant le chat guérit lentement. L'orbite de l'œil perdu présentait, il est vrai, un aspect effrayant, mais il n'en parut plus souffrir désormais. Il allait et venait dans la maison selon son habitude ; mais, comme je devais m'y attendre, il fuyait avec une extrême terreur à mon approche. Il me restait assez de mon ancien cœur pour me sentir d'abord affligé de cette évidente antipathie de la part d'une créature qui jadis m'avait tant aimé. Mais ce sentiment fit bientôt place à l'irritation. Et alors apparut, comme pour ma chute finale et irrévocable, l'esprit de PERVERSITÉ. De cet esprit la philosophie ne tient aucun compte. Cependant, aussi sûr que mon âme existe, je crois que la perversité est une des primitives impulsions du cœur humain, — une des indivisibles premières facultés ou sentiments qui donnent la direction au caractère de l'homme. Qui ne s'est pas surpris

EDGAR ALLAN POE, LE CHAT NOIR



cent fois commettant une action sotte ou vile, par la seule raison qu'il savait devoir *ne pas* la commettre ? N'avons-nous pas une perpétuelle inclination, malgré l'excellence de notre jugement, à violer ce qui est *la Loi*, simplement parce que nous comprenons que c'est *la Loi* ? Cet esprit de perversité, dis-je, vint causer ma déroute finale. C'est ce désir ardent, insondable de l'âme *de se torturer elle-même*, — de violenter sa propre nature, — de faire le mal pour l'amour du mal seul, — qui me poussait à continuer, et finalement à consommer le supplice que j'avais infligé à la bête inoffensive. Un matin, de sang-froid, je glissai un nœud coulant autour de son cou, et je le pendis à la branche d'un arbre ; — je le pendis avec des larmes plein mes yeux, — avec le plus amer remords dans le cœur ; — je le pendis, *parce que* je savais qu'il m'avait aimé, et *parce que* je sentais qu'il ne m'avait donné aucun sujet de colère ; — je le pendis, *parce que* je savais qu'en faisant ainsi je commettais un péché, — un péché mortel qui compromettrait mon âme immortelle, au point de la placer, — si une telle chose était possible, — même au delà de la miséricorde infinie du Dieu très miséricordieux et très terrible.

Dans la nuit qui suivit le jour où fut commise cette action cruelle, je fus tiré de mon sommeil par le cri : « Au feu ! » Les rideaux de mon lit étaient en flammes. Toute la maison flambait. Ce ne fut pas sans une grande difficulté que nous échappâmes à l'incendie, — ma femme, un domestique, et moi. La destruction fut complète. Toute ma fortune fut engloutie, et je m'abandonnai dès lors au désespoir.

Je ne cherche pas à établir une liaison de cause à effet entre l'atrocité et le désastre, je suis au-dessus de cette faiblesse. Mais je rends compte d'une chaîne de faits, — et je ne veux pas négliger un seul anneau. Le jour qui suivit l'incendie, je visitai les ruines. Les murailles étaient tombées, une seule exceptée ; et cette seule exception se trouva être une cloison intérieure, peu épaisse, située à peu près au milieu de la maison, et contre laquelle s'appuyait le chevet de mon lit. La maçonnerie avait ici, en grande partie, résisté à l'action du feu, — fait que j'attribuai à ce qu'elle avait été récemment remise à neuf. Autour de ce mur, une foule épaisse était rassemblée, et plusieurs personnes paraissaient en examiner une portion particulière avec une minutieuse et vive attention. Les mots « analogues ! étrange ! singulier ! » et autres expressions, excitèrent ma curiosité. Je m'approchai, et je vis, semblable à un bas-relief sculpté sur la surface blanche, la figure d'un gigantesque chat. L'image était rendue avec une exactitude vraiment merveilleuse. Il y avait une corde autour du cou de l'animal.

Tout d'abord, en voyant cette apparition, — car je ne pouvais guère considérer cela que comme une apparition, — mon étonnement et ma terreur furent extrêmes. Mais, enfin, la réflexion vint à mon aide. Le chat, je m'en souvenais, avait été pendu dans un jardin adjacent à la maison. Aux cris d'alarme, ce jardin avait été immédiatement envahi par la foule, et l'animal avait dû être détaché de l'arbre par quelqu'un, et jeté dans ma chambre à travers une fenêtre ouverte. Cela avait été fait, sans doute, dans le but de m'arracher au sommeil. La chute des autres murailles avait comprimé la victime de ma cruauté dans la substance du plâtre fraîchement étendu ; la chaux de ce mur, combinée avec les flammes et l'ammoniaque du cadavre, avait ainsi opéré l'image telle que je la voyais.

(...)

Le petit chat

Edmond Rostand

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage;
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien de lui, pas un poil de sa toison ne bouge.
Longtemps, il reste là, noir sur un feuillet blanc,
A ces matous, tirant leur langue de drap rouge,
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis pour suivre sa mimique
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle; puis, à coups de langue très petits,
Il le lampe; et dès lors il est à son affaire;
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se purlèche un moment les moustaches,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini;
Et, comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il relustre avec soin son pelage terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates;
Il les ferme à-demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance,
Et, faisant le gros dos, il a l'air d'un manchon;
Alors pour l'intriguer un peu, je lui balance,
Au bout d'une ficelle invisible un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée,
Puis revient au bouchon, le regarde, et d'abord
Tient suspendue en l'air sa patte repliée,
Puis l'abat, et saisit le bouchon et le mord.

Je tire la ficelle, alors, sans qu'il le voie;
Et le bouchon s'éloigne, et le chat noir le suit,
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

Mais dès que je lui dis: "Il faut que je travaille;
Venez vous asseoir là, sans faire le méchant!"
Il s'assied ... Et j'entends, pendant que j'écrivaille,
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

« *Le petit chat est mort.* »

Cette phrase totalise 23 signes en comptant les 4 espaces et le point final. Voici quelques solutions jusqu'à 30 :

24 : Le petit chat est crevé.

Le petit chat est foutu.

Le petit chat est raide.

Le petit chat est kaput.

25 : Le petit chat est décédé.

Le petit chat est claqué.

Le petit chat est défunt.

26 : Le petit chat est liquidé.

Le petit chat est trucidé.

Le petit chat a disjoncté.

Le petit chat est clamecé.

27 : Le petit chat s'est éteint.

Le petit chat est bouzillé.

28 : Le petit chat est zigouillé.

Le petit chat est assassiné.

Le petit chat a rendu l'âme.

29 : Le petit chat nous a quittés.

30 : Le petit chat est tombé raide.

Le petit chat a cassé sa pipe.

40 : Le chaton est parti dans un autre monde.

50 : Le petit chat croque les pissenlits par la racine.

60 : Le petit chat a définitivement cessé de vivre et de miauler.

70 : Le petit chat a été flanqué dans un trou par le fossoyeur du cimetière.

100 : Le petit chat, qui ne respirait plus, a été jeté dans un trou par un fossoyeur du cimetière municipal.



AJHX

SOPHOCLE

(trad. Irène BONNARD pour Le Théâtre Permanent)

~~Alors si tu sais quelque chose
Dis-le~~

Tekmessa

Comment dire ce qui est impossible à dire
Ce que tu vas entendre n'est pas moins grave que la mort

La folie s'est emparé d'Aïax
Le Glorieux
Cette nuit il s'est couvert de honte
Si tu entrais dans cette baraque
Tu pourrais voir les bêtes qu'il a égorgées
Massacrées de sa main
Baignant dans leur sang
Offrandes qui n'appartiennent qu'à lui

Chœur

Quoi
Que dis-tu de l'homme au visage de feu
La nouvelle est difficile à supporter
Mais impossible à ignorer
L'histoire que tu racontes
Les généraux grecs l'ont aboyée à leurs soldats
Maintenant la grande rumeur va empirer
Malheur
J'ai peur de ce qui vient
L'homme mourra
Exécuté devant tous
S'il a tué
Pris de folie
Massacré de sa propre main
Avec son épée noire
Les bêtes de l'armée
Et les bouviers qui les gardaient
Montés sur leurs chevaux

Tekmessa

Malheur
Ce troupeau
C'est donc là qu'il l'a trouvé
De là qu'il l'a ramené
Attaché par des cordes
Il a égorgé une des bêtes à l'intérieur
Sur le sol de sa maison
Les autres il les a déchirées en deux
Perçant leurs flancs

Il avait aussi ramené deux béliers aux pieds blancs

Comme le moissonneur l'été

Il coupe la tête de l'un
L'attrape par le bout de la langue
Et la fracasse contre le sol
L'autre animal il l'attache en haut d'un des piliers
Qui supportent ce toit
Et avec des rênes de cheval
Il se fabrique un double fouet au son strident
Et il fouette l'animal
Et en le frappant il l'insulte
L'accable d'injures si affreuses
Que nul homme n'a pu les lui apprendre
Un démon peut-être

Chœur

Il faut filer
Prendre les jambes à son cou
Plus de temps à perdre
Dissimuler son visage sous un voile
S'asseoir sur les bancs d'un navire rapide
Le laisser nous conduire où il voudra
Par-delà les mers
Les fils d'Atrée
Les deux rois qui se partagent le pouvoir
Nous menacent déjà du pire
J'ai peur de subir le même sort que lui
De mourir lapidé
Frappé en même temps que mon maître
Son destin
Nul n'en doit approcher

Tekmessa

Non c'est fini
Il est calme à présent
Comme le vent du sud parfois se lève
Sans éclairs dans le ciel
Il a retrouvé la raison
Mais une nouvelle douleur s'empare de lui
Regarder en face le mal qu'on a fait
Qu'on a fait seul
Sans l'aide de personne
Etend encore le domaine des souffrances

Chœur

Mais s'il a retrouvé ses esprits
C'est sûr
Tout ira mieux
Une fois le mal enfui
C'est moins pire

Tekmessa

A. CAMUS, L'étranger

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère dé-dée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai¹ dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu². J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela.

En somme³, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une⁴ affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé⁵ au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

Un couru pour ne pas manquer le départ. Cette ~~ma~~ ~~course~~, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la ~~réverbération~~ ~~de la~~ route et du ciel, que je me suis⁶ assoupi. J'ai dormi pen-

~~d'autres possibilités d'appréhension apparaissent. Quand se défont - un aspect du mécanisme même de leur circulation - les cadres qui régissent la reconnaissabilité relative et différentielle des vies, il devient possible d'appréhender quelque chose de ce qui vit, ou de celui qui vit, mais n'a pas encore été généralement « reconnu » comme vie. Quel est ce spectre qui ronge les normes de la reconnaissance, cette figure qui, portée à sa plus haute intensité, vacille entre le dedans et le dehors ? En tant que dedans, il doit être expulsé pour purifier la norme ; en tant que dehors, il menace de défaire les frontières qui délimitent le soi. Dans les deux cas, il figure la possibilité d'effondrement de la norme ; en d'autres termes, il est un signe de ce que la norme fonctionne précisément en faisant avec la perspective de sa défaite une défaite inhérente à tout son faire.~~

PRÉCARITÉ ET POSSIBILITÉ DU DEUIL

Les journaux nous parlent des vies perdues et nous en donnent souvent les nombres, mais cela se répète chaque jour et la répétition semble infinie, irrémédiable. Et nous devons ainsi nous demander ce qu'il faudrait non seulement pour appréhender la précarité (*precariousness*) des vies perdues dans la guerre, mais pour que cette appréhension coïncide avec une opposition éthique et politique aux pertes impliquées par la guerre. Parmi les questions qui en découlent : comment l'affect est-il produit par cette structure du cadre ? Et quel est le rapport de l'affect au jugement et à la pratique éthique et politique ?

Dire qu'une vie est précaire, voilà qui nécessite non seulement que cette vie soit appréhendée comme telle, mais aussi que la précarité soit un aspect de ce qui est appréhendé dans ce qui vit. Dans une perspective normative, je dis donc qu'il devrait y avoir une manière plus inclusive et plus égalitaire de reconnaître la précarité, et que cela devrait prendre la forme d'une politique sociale concrète en ce qui concerne des questions telles que l'abri, le travail, la nourriture, les soins médicaux et le statut légal. J'insiste toutefois, d'une manière à première vue paradoxale, sur le fait que la précarité elle-même ne peut être reconnue à sa juste mesure. Elle peut être appréhendée, considérée, rencontrée et elle peut être présumée par certaines normes de reconnaissance, tout comme elle peut être refusée par de telles normes. De fait, il devrait y avoir reconnais-

sance de la précarité comme condition partagée de la vie humaine (en fait, comme une condition qui lie les animaux humains et non humains), mais il ne faudrait pas penser que la reconnaissance de la précarité maîtrise, saisisse ou même connaisse entièrement ce qu'elle reconnaît. De sorte que, tout en soutenant que les normes de reconnaissance devraient être fondées sur une appréhension de la précarité, je ne crois pas que la précarité soit une fonction ou un effet de la reconnaissance, ni que la reconnaissance soit la seule ou la meilleure manière de prendre acte de la précarité.

Dire par exemple qu'une vie est sujette à la blessure ou qu'elle peut être perdue, détruite ou systématiquement négligée au point de mourir, c'est souligner non seulement sa finitude (dire que la mort est certaine) mais aussi sa précarité (que différentes conditions sociales et économiques doivent être remplies pour que la vie puisse se maintenir comme vie). La précarité implique la vie sociale, c'est-à-dire le fait que la vie de quelqu'un est toujours en quelque sorte aux mains d'autrui. Elle implique que l'on est exposé à la fois à ceux que l'on connaît et à ceux que l'on ne connaît pas ; une dépendance par rapport à des gens que l'on connaît, que l'on connaît à peine ou que l'on ne connaît pas du tout. Inversement, elle implique que l'on est affecté par l'exposition et la dépendance de personnes dont la plupart demeurent anonymes. Ces relations ne sont pas nécessairement d'amour ni même de sollicitude, mais constituent des obligations à l'égard d'autres personnes que nous ne pouvons pour la plupart pas nommer, que nous ne connaissons pas et qui peuvent ou non posséder des traits qui les rapprochent d'une idée de ce que « nous » sommes. Pour utiliser le langage courant, on pourrait dire que « nous » avons des obligations à l'égard d'« autrui » et présumer que « nous » savons qui « nous » sommes dans un tel cas. Cependant, cette façon de voir implique précisément socialement que le « nous » ne peut pas se reconnaître, qu'il ne se reconnaît pas, qu'il est d'emblée clivé, interrompu par l'altérité comme le dit Levinas, et que les obligations que « nous » avons sont précisément celles qui perturbent toute notion préalable du « nous ».

Contre une conception existentielle de la finitude qui singularise notre relation à la mort et à la vie, la précarité met en évidence ce qui nous rend radicalement substituables et anonymes, à la fois par rapport à certains modes socialement induits du mourir et de la

J. BUTLER, Ce qui fait une vie

mort et par rapport à des modes socialement conditionnés de persister et de s'épanouir. Ce n'est pas que nous naissons pour ensuite devenir précaires, c'est plutôt que la précarité est coextensive à la naissance elle-même (la naissance est précaire par définition), ce qui veut dire qu'il importe de savoir si oui ou non cet être nouveau-né survit, mais aussi que sa survie dépend de ce que nous pourrions appeler un réseau social de mains. Précisément parce qu'un être vivant peut mourir, il est nécessaire de prendre soin de cet être afin qu'il puisse vivre. La valeur de la vie n'apparaît que dans des conditions où la perte importerait. Ainsi, la possibilité du deuil est un présupposé pour la vie qui importe. Le plus souvent, nous imaginons qu'un nouveau-né vient au monde, est maintenu dans et par ce monde jusqu'à l'âge adulte et jusqu'à la vieillesse et, finalement, meurt. Nous imaginons que lorsque l'enfant est désiré, le début de la vie est une occasion de célébration. Mais il ne peut y avoir de célébration sans compréhension implicite de ce que la vie est sujette au deuil, qu'elle serait pleurée si elle était perdue et que ce futur antérieur est instauré comme sa condition. Dans le langage ordinaire, le deuil porte sur la vie qui a déjà été vécue et présuppose que cette vie s'est achevée. Mais, d'après le futur antérieur (qui est aussi une dimension du langage ordinaire), la possibilité du deuil est condition de l'apparition et de la durée de la vie¹. Le futur antérieur est présupposé au commencement d'une vie qui n'a que commencé à être vécue. En d'autres termes, « ceci sera une vie qui aura été vécue » est la présupposition d'une vie sujette au deuil, ce qui veut dire que ceci sera une vie qui pourra être considérée comme une vie et qui sera maintenue par cette manière d'être considérée. Sans la possibilité du deuil, il n'y a pas de vie ou, plutôt, il y a quelque chose qui vit, qui est autre chose qu'une vie. Au lieu de cela, « il y a une vie qui n'aura jamais été vécue », maintenue par aucun regard, aucun témoignage, et qui ne sera pas pleurée quand elle sera perdue. L'appréhension de la possibilité du deuil précède et rend possible l'appréhension de la vie précaire. La possibilité du deuil précède et rend possible l'appréhension de l'être vivant comme vivant, d'emblée exposé à la non-vie.

1. Voir Roland BARTHES, *La Chambre claire. Note sur la photographie*, Éditions de l'Étoile/Gallimard/Seuil, Paris, 1980 ; et Jacques DERRIDA, *Chaque fois unique, la fin du monde*, textes présentés par Pascale-Anne Brault et Michael Naas, Gallilée, Paris, 2003.

VERS UNE CRITIQUE DU DROIT À LA VIE

Il est évidemment difficile, quand on est de gauche, de penser un discours de la « vie », habitués que nous sommes à considérer comme « pro-choix » les personnes qui défendent l'accroissement des libertés reproductives, et comme « pro-vie » celles qui s'y opposent. Mais peut-être y a-t-il un moyen pour la gauche de se réapproprier la pensée de la « vie » et de recourir à ce cadre de la vie précaire pour tenir une position féministe forte sur les libertés reproductives. Il est facile de voir comment les partisans des positions appelées « pro-vie » pourraient s'emparer d'une telle vision pour soutenir que le foetus est précisément cette vie qui reste privée de deuil et qui devrait être pleurée ou encore une vie qui n'est pas reconnue comme telle par ceux qui défendent le droit à l'avortement. Le même argument pourrait être étroitement associé aux revendications de droits pour les animaux, puisqu'on pourrait dire que l'animal est une vie qui n'est généralement pas reconnue comme telle d'après les normes anthropocentriques. De tels débats tournent souvent aux questions ontologiques cherchant à découvrir s'il y a une différence significative entre le statut vivant du foetus, voire de l'embryon, et celui d'une « personne », ou encore s'il y a une différence ontologique entre l'animal et l'« humain ».

Reconnaissons que nous sommes des organismes qui vivent, dans un sens ou un autre. Dije cela, cependant, ce n'est pas encore fournir un argument substantiel en faveur de l'une ou l'autre politique. Après tout, les plantes sont des êtres vivants, mais les végétariens ne refusent habituellement pas d'en manger. Plus généralement, on peut soutenir que des processus de vie eux-mêmes nécessitent destruction et régénération, mais cela ne nous dit pas encore quels types de destructions sont acceptables ou inacceptables au point de vue éthique. Déterminer la spécificité ontologique de la vie dans de tels cas nous conduirait plus généralement à aborder la biopolitique, qui concerne les manières d'appréhender, de contrôler et d'administrer la vie ainsi que la manière dont ces modes de pouvoir entrent dans la définition de la vie même. Il nous faudrait alors considérer des paradigmes en transformation dans les sciences de la vie – le passage par exemple d'une manière de voir clinique à une manière de voir moléculaire, ou les débats entre ceux qui donnent la priorité aux cellules et ceux pour qui les tissus sont l'unité primaire du vivant. Il faudrait relever ces débats aux nouvelles tendances bio-

**C'EST DOMMAGE; MAIS QUOI,
NOUS SOMMES TOUS MORTELS, ET CHACUN EST POUR SOI**



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Jeudi 15 Mai 2014

Atelier de transmission

Asja est seule avec Marie ce matin. Une grande discussion retrace le long trajet des Molière. De *Dom Juan* à *L'École des femmes* des comparaisons et des similitudes se font jour. Le souvenir, déjà ancré dans un passé proche, refait surface à travers la dernière pièce. L'expérience est revisitée sous toutes ses coutures et la démarche du Théâtre Permanent est l'objet d'interrogations quant au champ théâtral en général. Marie retient surtout la manière d'entrer dans le texte, de jouer avec la langue, et l'énergie que développe un tel théâtre. Il est question de voir se développer du jeu à l'intérieur d'un système. En effet, les codes très nettement utilisés doivent permettre au jeu d'exister dans le cadre donné. Le monologue d'Arnolphe (Acte III scène 2) est l'objet d'un travail de ponctuation, de rythme et d'investigation du vers. Asja et Marie font différentes expériences d'intonation : il en résulte qu'il n'est pas souvent utile de mettre des mots en exergue et que l'intention doit être tenue sur toute la phrase afin qu'elle soit correctement entendue.

Répétition

Les représentations de *L'École des femmes* ont besoin désormais d'effacer ce qui n'apparaît plus utile au travail. Ainsi, Arnolphe ne chute pas à terre pour dire son monologue « quoi ? L'astre qui s'obstine à me désespérer / Ne me donnera pas le temps de respirer ? ». Les différents états d'Arnolphe et les tensions sont réarticulés et affinés tout au long du monologue. Son comportement est clarifié : les grimaces sont accompagnées d'un léger rire ; il est davantage entreprenant avec Agnès. On imagine ensuite un Horace de plus en plus amoché : à chaque scène il réapparaît avec un pansement en plus, un bras en moins... Agnès lit les maximes en pleurant. La deuxième apparition de Chrysalde est dynamisée : le but étant qu'il soit plus conquérant. La fin est changée : Agnès se fait encercler par tous les hommes de la pièce (mis à part Arnolphe qui s'est sauvé en courant) et demeure interdite au milieu de tout ces loups qui s'approchent d'elle avec un regard rempli d'appétit. « Rideau » dit enfin Agnès. En tout et pour tout, la répétition tente de remuscler, regonfler, affiner, retailler, l'ensemble de la pièce.

Pendant ce temps là, *Ajax* est mis à l'épreuve du site de Fourvière. Si le soleil n'est pas au rendez-vous, la possibilité de faire circuler le texte dans l'espace lance l'après-midi, qui se replie sur l'intérieur, dans de belles trouvailles sur les premières scènes. Les accessoires du guerrier commencent à se dessiner pour Ajax, qui se voit doté d'une épée et d'un drôle de bouclier, recouvert à l'intérieur d'images pornographiques. Ajax a une espèce d'aisance et il se comporte avec les dieux comme avec les hommes. Athéna et Ulysse semblent eux aussi trouver leurs premiers traits : « On est dans une sorte de prologue presque surréaliste qui met l'accent sur la dimension sexuelle et désirante de la pièce. C'est en prise avec le désir et le sang. Ça a quelque chose à voir avec une forme de désir, cette guerre. » (NONIN)

Représentation

52 spectateurs. L'énergie déployée dès le premier acte porte la représentation. Ce soir, les différents masques d'Arnolphe ponctuent la pièce et ses ellipses de façon plus précise. Horace est de plus en plus dessiné et raconte quelque chose d'intéressant sur une naïveté trahie : il est cette jeunesse qui sans se méfier fait entièrement confiance dans le père qu'il croit reconnaître en Arnolphe. La scène de violence entre Arnolphe et Agnès (Acte V, scène 4) perd un peu de l'état de tension dans laquelle elle était précédemment. La scène des maximes est essayée pour la première fois en pleurant : Arnolphe ne sort pas de scène et écoute la voix enraillée d'Agnès qui s'efforce de lire sa prétendue future condition de femme mariée. La scène du notaire, bien plus précise et clarifiée, fonctionne de mieux en mieux. La fin est à répreciser mais cette nouvelle vision en dit long sur la condition d'Agnès.

Sara Ferroud

QU'AVEZ-VOUS FAIT ENCORE CES NEUFS OU DIX JOURS-CI ?

